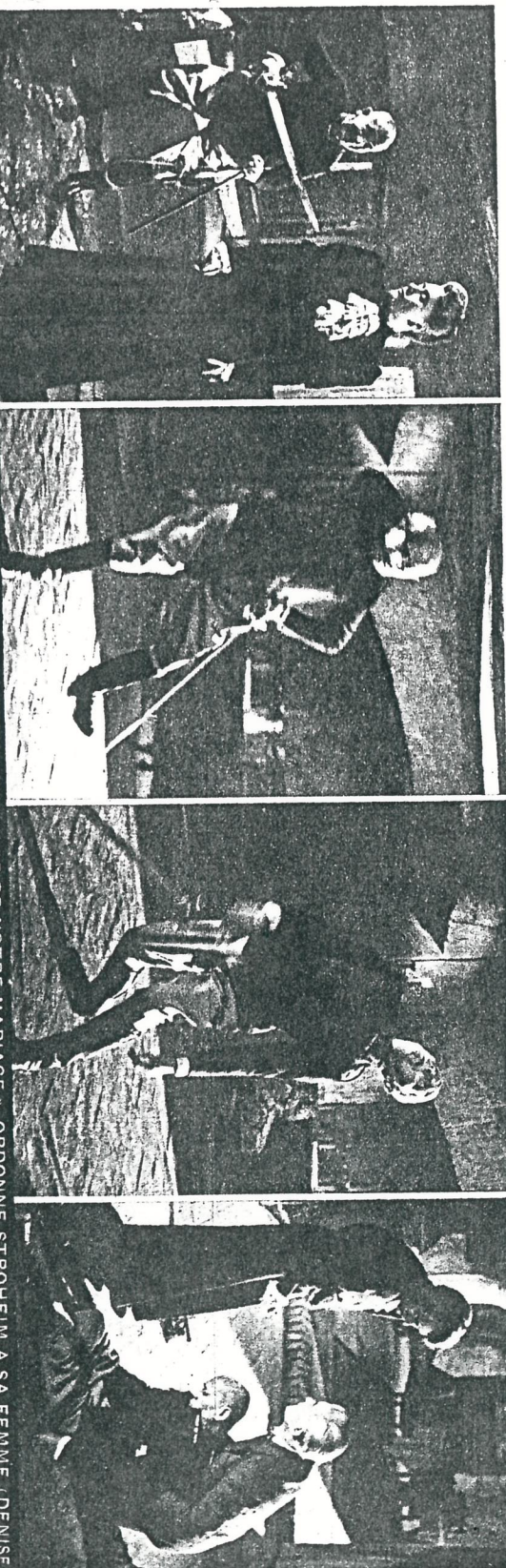


Le tyranique officier danse la danse de son mariage et de sa mort



EN L'HONNEUR DE NOTRE VIEIL AMI (JEAN SERVAS) JOUENOUS LA VALSE DE NOTRE MARIAGE. ORDONNE STROHEIM A SA FEMME (DENISE VERNAC). ELLE OBEIT STROHEIM DANSE SUIVANT LE RYTHME QUI DEVIENT FRENETIQUE. MAIS, SOUDAIN, UNE CRISE CARDIAQUE FATALE...

## ERICH VON STROHEIM, SES VIEUX FILMS ET LE KEPI DE FERDINAND DE HABSBURG

par **Giulio VIAZZI**

**S**TROHEIM existe dans un monde qui appartient à lui seul, qui n'est pas le nôtre, et ne pourra jamais l'être. Il apparaît comme une des personnalités les plus extraordinaires de notre époque. Il n'y a pas la moindre différence entre Stroheim qui travaille, Stroheim qui vit, et Stroheim qui interprète un film.

Nous avons vu Stroheim au travail à Milan, dans les studios de l'I.C.E.T., pendant la réalisation de *La Danse de la mort*, tiré d'un drame de Strindberg, et dirigé par Cravenne. Face à ce grand diable mélodramatique et truculent, habillé en officier (autrichien ou suédois ?), veston noir, ornements rouges, décorations et énorme manteau noir, il nous a semblé que nous nous trouvions devant un magicien. La ville et ses souffrances, l'hiver et ses misères, rien n'existait plus ; nous aurions pu être à New-York ou à Shanghai... Rien ne comptait plus, dans ce décor ample et solide, sauf Stroheim, qui dominait tout.

Peu de moyens nous permettent de franchir les

(Photos ALDO)

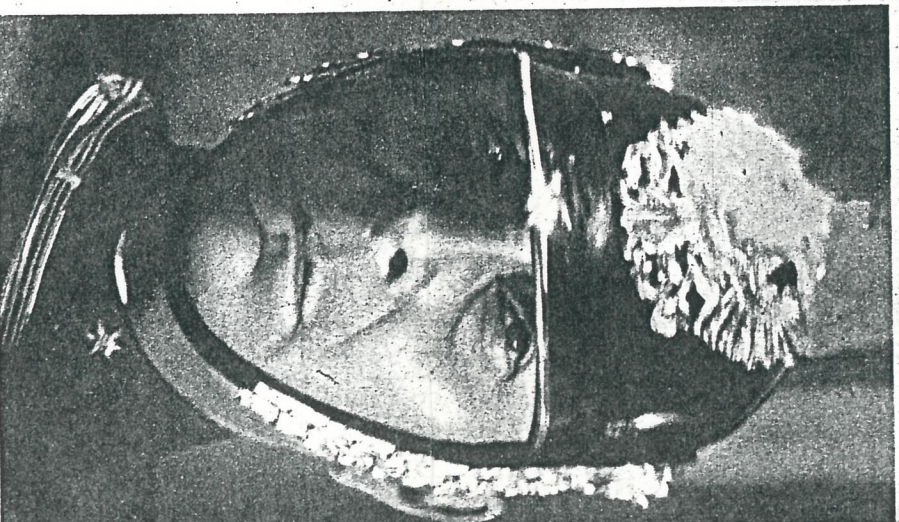


DENISE VERNAC INTERPRETE LA DANSE QUI SERA MORTELLE POUR SON EPOUX.

obstacles que Stroheim pose entre son monde et le nôtre. Cet homme est si humain et vrai, qu'il fait forcément se pencher sur ses instincts les plus profonds. Il n'est pas seulement acteur, mais essentiellement metteur en scène ; si, depuis longtemps, nous ne voyons plus de films signés par lui, il faut nous en prendre à notre système de vie et de production, qui accorde si rarement sa confiance au génie et aux libertés de l'artiste. Stroheim pourrait-il trouver l'argent nécessaire pour réaliser un de ses films, le dernier chant de son époque tragique, miroir amer où se réfléchirait la pourriture et la dissolution d'une classe sociale tout entière, d'un monde disparu ou en train de disparaître ? On comprend qu'il soit tellement lié à ses vieux films, aux bandes où il vidait sa haine et son amour, les débris d'un monde balayé par la réalité cruelle, et les méandres d'une vie étonnée à jamais.

Nous n'aurions peut-être pu voir Stroheim, si nous ne lui avions appris que notre cinématèque est la seule qui possède une copie de *Footish Wives*. Lorsque Comencini, secrétaire général des archives cinématographiques, lui rappela ce fait, Stroheim changea d'un seul coup : c'était la seule clef qui put nous permettre d'entrer dans son royaume. Mais bien plus que *Footish Wives*, un autre de ses vieux films l'intéressait. « *Qu'a fait Mussolini de la seule copie de Marche nuptiale qui existait en Italie ?* », nous demanda-t-il. Lorsqu'on sut qu'on n'avait pu la sauver, et que les Allemands s'en étaient emparés, sa tête se pencha et il se mit à pleurer. Nous avons peut-être perdu le sens de la tragédie et du désespoir individuel, mais force nous fut de reconnaître que ces larmes d'homme étaient vraiment tragiques. Depuis que Stroheim a vu disparaître le monde de ses origines, il traîne dans des œuvres maladroites et gauchies ses souvenirs et son talent garoté ; avec cette copie de *Marche nuptiale*, idyllement détruite par les nazis, c'était une autre partie vive de sa vie qui s'écroutait. Il se ressaisit seulement lorsque le jeune écrivain Ugo Casiraghi lui fit hommage de son livre « *Humanité de Stroheim* » : il retrouva dans ce texte et ces vieilles images le temps de sa jeunesse, lorsqu'il déclarait que la mise en scène est très proche de la divinité. En effet, le livre était dédié « To director Erich von Stroheim ».

Chaque instant de sa vie, de son travail, est étroitement lié à ce monde disparu, à cette mythologie qui pourrait très aisément nous paraître pittoresque et mortelle. Stroheim a la vertu indéniable de savoir maintenir vifs ses mythes, de conférer à chaque objet ses lois et ses significations. C'est ainsi que lorsqu'il affirma que le kepi noir qui talait partie de son costume était le kepi original de l'archiduc Ferdinand, tué à Sarajev, personne ne lui fit objection, et je crois même que tout le monde le crut. Non pas par complaisance, mais parce que le magnétisme dégagé par Stroheim nous avallait, pour quelques heures, transporté dans une autre planète, loin de tout ce qui n'était pas Stroheim.



ERICH VON STROHEIM COMMANDE LA PLACE FORTE D'UNE PETITE ILE DE L'ADRIATIQUE...



COIFFE (DIT-IL) DU PROPRE KEPI DE FERDINAND DE HABSBURG. LE VOICI AVEC PALAU

L'ECRAN

Paris-Cinéma

IMPRIMÉ EN FRANCE

N. M. P. P.

Imp. Paul Dupont, Montreuil — 1570



Ecran français du 15/06/48

# DE "SYMPHONIE NUPTIALE" A "LA DANSE DE MORT"



Une scène poignante de « La Danse de mort » avec Denise Vernac.

## STROHEIM perdu et retrouvé

vingt ans avant la pièce et les méchantes langues disaient qu'il était moins préoccupé d'être fidèle au drame que de se donner l'occasion de se rajouter et d'endosser un plus grand nombre d'uniformes. On pouvait craindre, dans ces conditions, que le film ne soit à la fois une trahison de l'œuvre déjà si difficile à adapter de Strindberg et d'autre part la consécration de la déca-

par André BAZIN

dence d'un Stroheim naïvement prisonnier de ses tics les plus insupportables. Non seulement *La Danse de mort* de Marcel Cravenne est un tour de force d'adaptation (faite en collaboration avec Michel Arnaud, dialogue de Jacques-Lauréat Bost) mais nous lui devons, au surplus de nous avoir rendu un Eric von Stroheim presque méconnaissable à force de ressembler non plus à l'image faciale de ces dix dernières années, mais à lui-même.

★

MARCEL CRAVENNE est un jeune metteur en scène dont beaucoup de nos lecteurs ignorent sans doute qu'il fut le collaborateur de Capra et de Litvak dans le montage du fameux *Pourquoi nous combattons*. Mais on sait moins encore peut-être que, sans lui, l'admirable *Partie de campagne* n'aurait sans doute jamais vu le jour. Réciprocement, pensait qu'il n'y avait rien à tirer de ce travail inachevé que Marcel Cravenne s'est chargé de monter avec Marguerite Renoir.

Pour mettre en scène *La Danse de mort*, œuvre éminemment théâtrale, il fallait trouver un cadre et un décor qui élargissent et développent cinématographiquement l'action sans cependant trahir l'un de ses caractères essentiels : la claustration et l'isolement des personnages. Jean Vilar avait monté la pièce dans un unique et minuscule décor du théâtre des Noctambules. Je crois qu'il ne renierait pourtant pas le film. La fortresse où vit et se torture le couple atroce de Strindberg ne pouvait à la scène être qu'évoquée par le dialogue et le décor d'un salon. Le film a été tourné sur une petite île italienne: un rocher écrasé par l'architecture d'une authentique forteresse. Pour être élargie à sa vraie dimension matérielle, la solitude et l'isolement dramatique des personnages n'en sont pas moins sensibles. Les décors de Wakewitch contribuent

également avec justesse à situer à la fois moralement et physiquement l'action.

Mais il est cependant certain que sans l'interprétation de Stroheim, il n'y aurait eu aucune raison spéciale de porter *La Danse de mort* à l'écran. C'est son étonnante personnalité qui est au centre du film. Stroheim a trouvé pour la première fois depuis *La Grande Illusion*, avec un rôle à sa taille, un metteur en scène qui ait su en tirer le meilleur. On sent que Marcel Cravenne s'est employé dans un respect, à la fois intelligent et critique de son interprète, à faire réapparaitre sa personnalité profonde. Cela ne fut pas toujours aisé. Car Stroheim avait ses idées bien arrêtées. Il est malheureusement exact que son scénario, commencé vingt ans avant, hanté par l'idée de son ancien pé-*g*-nage, Stroheim ne voulait au fond le retrouver qu'en retournant à l'âge qu'il avait alors. C'est par un jeu à son insu et quelquefois par ruse, en profitant, par exemple, de ses mouvements d'humeur, que Marcel Cravenne est parvenu à pousser son acteur dans un rôle qu'il voyait différemment. C'est ainsi que de nombreuses scènes ont dû être tournées, qui ne figurent pas dans le film, pour complaire à Stroheim et obtenir qu'il accepte de jouer à un autre moment ce que voulait le metteur en scène. Si, en art, il n'est que le résultat qui compte, Marcel Cravenne a eu raison puisque avec ou malgré lui, c'est bien Stroheim qu'il nous a restitué. Certes, ce n'est sans doute plus la violence presque insoutenable des *Rapaces*, mais certaines scènes ont au moins passagèrement un éclat de cruauté qui éblouit: la fameuse danse du sabre où le vieil officier alcoolique et cardiaque danse jusqu'à la syncope, en particulier, est hallucinante. Il faut le voir, aussi, poursuivre sa femme, dans une espèce de badinage effrayant et équivoque, à la pointe de son épée ou la frapper à coups de crayache dans l'escalier de la forteresse pour retrouver l'étrange et fascinant malaise, et comme une flamme de cet enfer cinématographique dont il fut le créateur et que vingt ans de cinéma se sont ingéniés à oublier,



Pour la première fois depuis « La Grande Illusion », il nous apparaît dans un rôle digne de lui.

SANS doute verrons-nous bientôt (vraisemblablement en septembre ou octobre) le film qui a ré-  
lisé Marcel Cravenne d'après la célèbre pièce de Strindberg. On se souvient sans doute des échos qui nous représentaient, l'an dernier, Eric von Stroheim travaillant d'arrache-pied à l'adaptation de *La Danse de mort*. Cette participation du célèbre acteur à l'adaptation d'un scénario qui semblait, bien, à priori, lui convenir admirablement, ne laissant pas d'être un événement plein de promesses. Ceux qui se souviennent des *Rapaces de Folies de femmes* ou de *Symphonie nuptiale* savent en effet que si le cinéma possède toujours en Stroheim un acteur remarquable, ce serait trop peu de dire qu'il a perdu l'un des plus grands metteurs en scène du monde: le plus grand peut-être après Chaplin. Acteur et réalisateur, étaient en effet inséparables en Stroheim. En passant sous la direction d'autres metteurs en scène, Stroheim a perdu ce qu'il avait de plus original, même comme interprète. Le personnage qu'on lui fait d'ordinaire incarner aujourd'hui n'est que l'ombre de celui qui ébranla le cinéma mondial en 1925. Stroheim, il est vrai, avait assez d'orgueil pour demeurer en dépit de cette perte de substance un acteur étonnant, mais à la vérité il n'a cessé de s'enfoncer depuis *La Grande Illusion* dans un personnage de plus en plus stéréotypé moralement et physiquement, et ce personnage est à l'opposé du héros de *Folies de femmes* et de *Symphonie nuptiale*. Qu'il incarne l'aventurier antémilitariste de *Temple* ou l'officier prussien de *La Grande Illusion*, Stroheim est devenu au fond un cœur tendre. Sous son masque effrayant et couvert de cicatrices, son crâne rasé, derrière sa taciurnité inquiétante, la brutalité avec laquelle il ingurgite son verre d'alcool, se cache une sensibilité contenue et qui se veut parfois délicate. Et même quand on lui confie un rôle de « méchant » cela ne va jamais très loin. Le scénariste s'en débarrasse facilement par un suicide disonorant qui révèle qu'en dernière analyse le vilain n'était pas très dangereux. Figeé dans une attitude et des tics qui l'apparentent encore à ses premiers rôles, Stroheim s'est vu en réalité déposséder, par ceux qui l'ont utilisé, de ce qui faisait l'essentiel de son génie. Celui qui fut le maître puis de Sade du cinéma n'est le plus souvent aujourd'hui qu'un croquemitaine de films policiers ou un incriminé au cœur tendre.

La révélation et la révolution de Stroheim furent en effet celles d'une violence psychologique sans frein et sans limite. On lui doit sans doute les seuls films « d'imagination » où le cinéma ait osé le réalisme intégral, où nulle censure insidieuse, même subjective, ne soit venue limiter l'invention et l'expression: des films vrais comme des pierres et libres comme des rêves. Il serait malheureusement trop long d'expliquer ici comment, avec le seul souci de creuser plus profondément son personnage, Stroheim a été amené comme par surcroît (tout comme Chaplin) à inventer une nouvelle esthétique de la mise en scène dont les leçons auront été prophétiques. Aussi bien ne voulons-nous pas parler ici que de l'acteur.

Malheureusement, quelques mois après ceux qui nous annonçaient sa participation à l'adaptation de *La Danse de mort*, d'autres échos se répandaient qui ne laissent pas d'être très inquiétants. Stroheim avait « ajouté » beaucoup de choses à Strindberg. Le film commençait-



# La Danse de mort

Marcel Cravenne

1948



Erich von Stroheim, Denise Vernac

P.E. Declamme présente une *prod.* Alena, *dist.* par la compagnie parisienne de location de films Gaumont. Erich von Stroheim (*Edgar*) dans *La Danse de mort*, d'après l'oeuvre d'August Strindberg. *Adaptation* d'Erich von Stroheim et Michel Arnaud. *Déoupage* : Erich von Stroheim et Marcel Cravenne. *Dial.* : Jacques-Laurent Bost. *Avec* : Denise Vernac (Théa), Pierre Palau (*le sergent*), Massimo Serraino (Stéphane), Paul Oetli (*le général*), Marie Olivier (la fille), Henri Pons (*le timonier*), Roberto Villa, Galeazzo Benzi, Margo Lion (*la servante*), Jean Servais (Kurt), Maria Denis (Rita). *Directeur photo* : Robert Le Febvre. *Déc.* : Georges Wakhévitch, réalisées par Odet James Allan. *Assi. metteur en scène* : Jean Casanier, Michel Florio. *Déc. adjoint* : Henri Morn. *Op.* : Léon Bellet. *Régisseur général* : Jean-Marie Loustel. *Felice Romano. Script-girl* : Lucie Lethig. *Magnettes des costumes* : Maye. *Photographe* : G.R. Aldo. *Mont.* : Madeleine Bagau. *Dir. prod.* : Jean Loubignac. *Mus.* : Guy Bernard. *Tourné* à Rome, studios Titanus et à Milan Studios de N.C.E.T.

*Réal.* : Marcel Cravenne. (*Source* : Générique copie et crédits acteurs : Chiraz).  
Ad. : Int. : Roberto Bertea, Aldo Maiocchi. *Projection publique* : 8 décembre 1948, 1h28. (*Source* : Chiraz).  
Film sonore.

*La Danse de mort*, ou Stroheim retrouvé. Dans une île-forteresse deux êtres, liés par 25 ans de vie commune sont seuls avec leur haine... C'est une histoire atroce. Erich von Stroheim s'y retrouve chez lui, dans ce climat morbide, exaspérant jusqu'à la douleur, de haine et de mépris, dont celui qu'on avait pu appeler, au temps où il était metteur en scène, le « Marquis de Sade du Cinéma » avait fait son domaine familial, le produit incomparable de son monstrueux génie.

S'il n'a pas réalisé *La Danse de mort*, ce n'est pas sans raison qu'il a collaboré avec Michel Arnaud à l'adaptation du film... Ce qui est certain c'est que le film porte la marque du grand acteur autrichien... Il vaut mieux voir le film ; il est inégal, parfois théâtral, plutôt mal découpé : certaines scènes tirent en longueur, comportent des personnages inutiles qui brisent le fil survolé de la ligne dramatique, mais il y a un certain nombre de scènes saisissantes qui sont de la meilleure veine... On ne peut pas rester indifférent, on ressent violemment l'isolement des héros au milieu de l'île désolée. On subit comme un mauvais rêve l'atmosphère tendue et inhumaine de la forteresse où des monstres s'affrontent. On est pris, sinon conquis par le film. »

R. Pilati, *Ce Soir*, 12 décembre 1948.

...Il eut été absurde à l'écran de se confiner dans un salon, alors que la véritable frontière du drame, c'est la mer qui bat la plage et les rochers de la petite île où se dresse le fort. Le terrible ménage de Strindberg est prisonnier de lui-même, comme des floes, de la haine équivoque qui lie l'un à l'autre cet officier en disgrâce, relégué au commandement d'une prison et de cette femme qui le déteste... ou du moins qui le croit. Car est-ce l'amour ou la haine qui les pousse à se torturer sans répit ? Théa a bien souhaité la mort de son mari, mais quand il est terrassé par une crise cardiaque, elle n'en profite pas pour partir avec Kurt, son ancien fiancé ; elle choisit, elle qui n'a cessé de souffrir de son mariage, de devenir sa veuve éploitée et fidèle. Mais si habile qu'en soit l'adaptation, il est vrai que le film perdrait beaucoup de sa puissance, sans l'extraordinaire personnage d'Erich von Stroheim, qui n'avait au fond jamais trouvé depuis vingt ans (si ce n'est dans *La Grande illusion*) un rôle à sa mesure. Ceux qui se souviennent de Stroheim, acteur et metteur en scène de *Folies de femmes* et de *Symphonie nuptiale* auront à *La Danse de mort* un plaisir supplémentaire : celui de retrouver un des plus grands acteurs du monde, égal à ce qu'il fut jadis, quand il ne s'était pas encore figé dans le personnage raide et stéréotypé qu'il a si souvent incarné depuis.

André Bazin, *Le Parisien libéré*, 8 décembre 1948.

*Restauration* : tirage 1985, établissement d'un matériel de conservation safety (contretype négatif) puis d'une copie standard de présentation à partir d'un interpositif d'origine.

Marcel Cravenne né en 1908. Seul film cinématographique marquant : *La Danse de mort* (1946). Essentiellement un réalisateur T.V., notamment d'émissions dramatiques ou de variétés. Ce qui tend à prouver l'importance de la présence de Stroheim dans ce film.

F.M.



couple. La mariée, une jeune femme fraîche, au visage pensif, s'abandonnait à son cavalier. Elle connaissait son témoin de mariage. Elle avait pour lui le même air triste : l'aimait ! Adolescente, elle avait cru l'aimer aussi. Puis la vie les avait séparés. Tandis qu'elle poursuivait ses études médicales, elle débutait au théâtre, où, à la fois, elle connaissait un succès et un échec.

Elle avait alors rencontré Edgar von Schwerberg, un jeune capitaine d'une laideur agressive, de. Et lorsque cet héritier d'une noble famille l'avait demandée en mariage, elle avait été étonnée. Elle renonça au théâtre, et lui plaça ; elle renia sa vie passée avec d'autant plus d'ardeur qu'il compromettait une brillante carrière en l'épousant. A cette époque, en 1875, on était si strict. Mais leur amour leur faisait assez fort pour braver la malveillance.

Kurt se pencha sur elle et énonça d'une voix rauque :  
— Tu es heureuse, Théa ?  
Un sourire illumina le visage de la jeune femme.  
— Est-ce que je n'en ai pas ? C'est le jour de mon mariage !  
— Tu ne regrettes vraiment rien. Même pas le théâtre ?  
— Même pas le théâtre, affirmait-elle.  
Il répliqua, avec amertume :  
— Je te croyais ambitieuse.  
— Je le suis, Edgar réussira un jour !  
— C'est pour ça que tu l'as épousé ?  
— Pour ça... et pour le reste, elle.  
Son regard s'éclaira. Edgar avançait vers elle. Il écarta Kurt disant avec une fierté un peu bouffée :  
— C'est ma femme !  
Kurt s'effaça devant lui. A cette minute, il sentit qu'il perdait tout à tout jamais. Il vit passer devant lui le couple tendrement lié.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demandait Edgar à sa jeune épouse. Théa haussa les épaules :  
— Rien... Il est un peu triste. Puis elle oublia Kurt. Elle était heureuse. Elle aimait pour la première fois.

**L'île des révoltés**  
Après la classique voyage de nocces à Venise, Edgar, emmenant sa femme, rejoignit son nouveau poste : une forteresse qui abritait un pénitencier militaire. Edgar était un homme d'ordre, d'ailleurs, et il était en pleine mer, dans le fleuve minuscule.

Une centaine de prisonniers y valent, révoltés, haineux. Edgar les passa en revue. Puis il lança d'une voix forte, une phrase de chef :  
— Je suis votre nouveau commandant, mais je crois et j'espère que je vous quitterai avant que vous ayez eu le temps de faire àiment connaissance. Entre nous, je vous préviens tout de suite : j'aime bien qu'on m'obéisse. J'ai mauvais caractère. C'est tout.

Se retournant brusquement, il vit sa femme par le bras et la conduisit vers leurs appartements. La porte était une grille de prison, les murs très hauts, l'intérieur le désespoir, les pièces ornées de meubles pauciers.

Sur le seuil de la chambre à coucher, Théa frissonna.  
Le lieutenant qui les guidait crut devoir expliquer :  
— Le prédecesseur du capitaine était pas très exigeant.  
— Dites-moi, il est resté longtemps ici ? s'enquit Edgar moqueusement.  
— Vingt ans, mon capitaine.  
Le nouveau gouverneur de la forteresse ricana :  
— Il avait beaucoup de patience. Il a pris sa retraite.

# DANSE DE MORT

FRANCE HEBDO

Un film français réalisé par Marcel Cravenne, d'après la pièce d'August Strindberg.

INTERPRETE PAR :

ERICH VON STROHEIM	Le capitaine
DENISE VERNAC	Théa
JEAN SERVAIS	Kurt
MARIA DENIS	Rita
MASSIMO SERATO	Karl

Le capitaine avait bravé la bien-séance, on punissait Théa d'avoir accédé à une place qui n'était pas pour elle.

Leur solitude avait d'abord exalté l'amour de Théa et d'Edgar ; la naissance de Rita, leur petite fille, les rapprocha encore. Puis, peu à peu, ils laissèrent voir leur rancœur. Théa reprocha à Edgar d'avoir gâché sa vie, Edgar la détesta pour ces reproches sans noblesse. La haine remplaça la passion ; ils se déchirèrent et se torturèrent avec la même violence qui les avait fait s'aimer autrefois.

C'est Edgar qui eut l'idée de donner une grande fête pour marquer leurs nocces d'argent.

Théa dut se soumettre. Avant de descendre dans le salon, transformé en salle de bal, elle se regarda dans son miroir. En vingt-cinq ans, elle était devenue une vieille femme.

Pour obéir au désir de son mari, elle revêtit sa robe blanche de mariée.

Des forçats tenaient l'orchestre. Personne n'était encore arrivé quand elle parut dans l'immense pièce où les fauteuils, en rond, attendaient les invités.

S'inclinant devant elle, Edgar l'enlaça et la fit danser.

Elle s'arracha de son étreinte.  
— Arrête... J'en ai assez de me rendre ridicule en me prêtant à cette mascarade.

Mascarade ? Mais ce sont nos nocces d'argent, Théa, il fallait bien les fêter.

— On a les fêtes qu'on mérite, dit-elle tristement.

C'est aussi pour Rita. Une excellente occasion de la présenter.

— La présenter ? A qui ? Personne ne viendra.

Juste à ce moment, quelques officiers et l'aumônier furent annoncés.

— Tu vois ! triompha Edgar.

— Oh ! eux, lui lança-t-elle, ils ne pouvaient faire autrement, ce sont les subalternes.

Théa avait vu juste. Le dernier bateau accosta dans l'île sans aucun invité à bord.

Edgar se montra bon joueur :  
— Ça ne fait rien. Nous fêterons cela entre nous, je n'avais invité que des muflés.

— Je te l'avais bien dit de ne pas traiter les gens comme tu le fais, continua sa femme, blême de rage. Tu méprises tout le monde. Pourtant tu n'es qu'un raté, incapable d'obtenir un autre grade que celui de capitaine.

— Tu aurais voulu que je rampe devant mes supérieurs ? Interrogea-t-il.

— Je m'en moquerais bien si j'étais plus heureuse.

Il tenta une réconciliation :  
— Théa, je t'en prie, ne recommençons pas. Viens plutôt prendre une coupe de champagne.

Elle but avec lui. Mais sa haine affleura à nouveau quand apparut sa fille. Rita lui ressemblait, elle était fraîche et pensif. Elle fut déçue en comprenant que personne ne viendrait.

— C'est ton père qui fait le vide

l'évadé ramait désespérément. Froide, Edgar ajusta son revolver et tira. L'homme s'écroula dans la barque qui partit à la dérive et qu'on ne ramena que beaucoup plus tard dans l'île.

## Des monstres s'affrontent

Le prisonnier n° 312, mort pour avoir cherché sa liberté, fut enterré solennellement. Le capitaine se retourna alors vers les autres convicts au garde à vous.

— Prisonniers, dit-il, Altendorff est mort. La justice des hommes l'avait condamné. Que la justice des hommes lui soit clémente ! Je n'ai pas voulu la mort de votre camarade, mais il a mérité son sort. Il n'avait pas le droit de se soustraire



Théa (Denise Vernac) retrouvait Kurt (Jean Servais), son ami d'enfance, son premier amour.

## Idylle dans une prison

La haine rend fou. Lorsqu'elle domine les êtres, ils ne connaissent plus de limites.

Le capitaine ne se contentait pas de torturer sa femme, il s'attaquait aussi à son ordonnance, ce Stephen qu'il sentait indomptable.

Feignant de le complimenter sur le travail qu'il faisait dans la maison, il fit cette cruelle remarque :  
— Etre domestique... tu as ça dans le sang !

Puis, comme il buvait, il lui offrit un verre que l'ordonnance refusa.

— Pourquoi ? demanda le capitaine.

— Quand on me donne quelque chose, je veux pouvoir le rendre. Edgar se mit à rire :  
— Excellent principe ! Ton capitaine t'a donné une gifle et tu la lui as rendue ! Mais qu'est-ce que tu as donné en échange des dix ans de prison qu'il t'a fait avoir ? Qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Rien, mon capitaine, fit Stephen bouillonnant de rage.

— Alors, tu vois bien que tu es un imbécile ! Ça t'a fait plaisir de lui rendre sa gifle ? Hein ?

— Non, mon capitaine.

Edgar se mit sous son nez, narquois, diabolique :  
— Oh ! je suis sûr que si, tu recommencerais ?

La voix de l'ordonnance tomba, terrible :  
— Personne ne me giflera plus, mon capitaine.

Et le gouverneur de la forteresse n'osa pas lever la main sur cet homme que rien ne pouvait mater.

Une autre personne, dans l'île, s'intéressait à Stephen : Rita.

Lorsque, la première fois, elle lui avait donné un ordre, il s'était révolté.

— Non, Je ne le ferai pas. Savez-vous pourquoi je suis ici ? Parce que je n'ai jamais supporté qu'on me traite en esclave. Le goût de la liberté, ce n'est pas en prison qu'on le perd.

La jeune fille l'avait regardé avec d'autres yeux. Mais il ne voulait pas de sa pitié qui n'était qu'une injure. Il refusait aussi son amitié :  
— Ici, déclara-t-il, tous ceux qui ne sont pas prisonniers sont complices des gardiens.

Et c'est pourtant Rita qui, la première, parla d'évasion. Il sut alors qu'elle était sincère et qu'elle l'aimait.

Certain soir, Théa entendit des pas dans le grenier. Mettant un chapeau, elle y monta. Stupéfaite, elle vit sa fille :

— Que fais-tu ici ?

Rita refusa de répondre. Sa mère fronga les sourcils et se dirigea vers une malle entrouverte, remarqua :  
— Ce que tu cherchais est sûrement là-dedans. Voyons, ce n'est sûrement pas cette mandoline... Ni ce chapeau... Il y a bien ce vêtement d'homme, mais je ne vois pas ce que tu pourrais en faire.

Rita eut un geste de contrariété. Sa mère lui lança le complet :  
— Puisque tu y tiens tellement, prends-le donc ! Qu'est-ce que tu allais en faire ? Tu ne veux pas me dire ce que tu comptes ?

— C'est très difficile, maman...  
— Vaux-tu que je t'aide... C'était à quoi ? Pour quoi ?

La jeune fille chuchota le nom de Stephen. Théa s'exclama :  
— Mais c'est un prisonnier...  
— Il n'a rien fait de mal, affirma Rita.

— Pauvre petite... Tu l'aimes ?  
— Oui.  
— Et tu es décidée à le suivre ?  
— S'il veut bien de moi.

déshonoré. Les comptes de la compagnie ne sont pas en règle et j'en suis responsable. Promets-moi de me donner 7.000 couronnes.

— Mais je n'ai pas cette somme.

— Tu te dis mon ami et tu te moques de mon honneur. Au moins, pense, à Théa.

C'était là, il le savait, la phrase magique.

— C'est bon, tu auras cet argent, jura le médecin.

Edgar s'endormit alors, tandis que Kurt n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Théa apparut très tôt le matin. Elle regarda silencieusement son mari et éclata :  
— Il est d'une laideur effrayante !  
— Il a l'air dur. Je l'ai connu bon et sensible, protesta Kurt.

— Il peut l'être. Parfois...  
Edgar s'éveilla à ce moment et déclara :  
— Je me sens parfaitement bien ! Tu t'es réjouie trop tôt, Théa, je ne suis pas encore mort. Tu m'en veux, n'est-ce pas ?

— Je t'en veux de n'être pas mort il y a vingt-cinq ans, dit-elle d'un ton glacial.

## La haine est plus forte que l'amour

Edgar, au prix d'un effort surhumain, se leva ce jour-là et vauqua à ses affaires. Il trouva le temps de se rendre à l'hôpital et d'exiger de son ami les 7.000 couronnes que celui-ci lui avait promises la veille. Et Kurt dut puiser dans la caisse à son tour pour échapper aux sarcasmes du gouverneur de l'île.

Il était temps, car le colonel, à la suite de la lettre anonyme qu'il avait reçue, s'apprêtait à ouvrir une enquête. Il n'eut pas à le faire. Edgar vint le voir et lui apporta des comptes parfaitement exacts. Cependant le colonel n'était pas satisfait :

— Vous feriez mieux de faire valoir vos droits à la retraite, dit-il au capitaine. Il vaut mieux quitter l'armée. Regardez cette lettre. Un officier ne doit pas donner prise au scandale.

Edgar sortit de là en titubant. Dans un bar, où il invita une fille, il perdit connaissance. Un médecin

## Les condamnés

Edgar et Théa se retrouvaient seuls, au même point qu'avant.

Le capitaine s'assit à côté de sa femme et lui prit la main :  
— Ma pauvre vieille, tu n'as pas réussi ton coup, cette fois non plus.

— Que veux-tu dire ? questionnait-elle.

— Je sais bien que tu voulais me faire mettre en prison. Mais tu te trompais, tout était en règle. Je te pardonne cela aussi, mais il faut que tu m'aides à retenir Rita.

## La terrible personnalité du gouverneur (Erich von Stroheim) de la forteresse pesait sur l'île entière.

Puis elle ricana :  
— Et ta belle et charmante inconnue, où est-elle ?... Menteur ! Tu n'as pas de maîtresse, mais moi, j'ai un amant.

Triomphante, elle se blottit contre Kurt et l'embrassa sur les lèvres. Edgar sortit son sabre de son fourreau.

— Défends-toi, Kurt, cria Théa.

— Laisse-la, Edgar, dit ce dernier. Tu lui as déjà assez fait de mal comme ça.

Le capitaine la regarda furieusement :  
— Tu oses t'interposer entre elle et moi, toi, un escroc, un voleur... Un mot encore et je te fais arrêter pour avoir volé les fonds du gouvernement.

Kurt sortit, très pâle, en disant :  
— Vous êtes des monstres. Vous me faites horreur.

— Tu savais ?  
— Non seulement je savais, mais je l'ai aidée. Tu entends, je l'ai aidée. Mais je te reste, moi... Tu n'as pas assez d'une victime ?

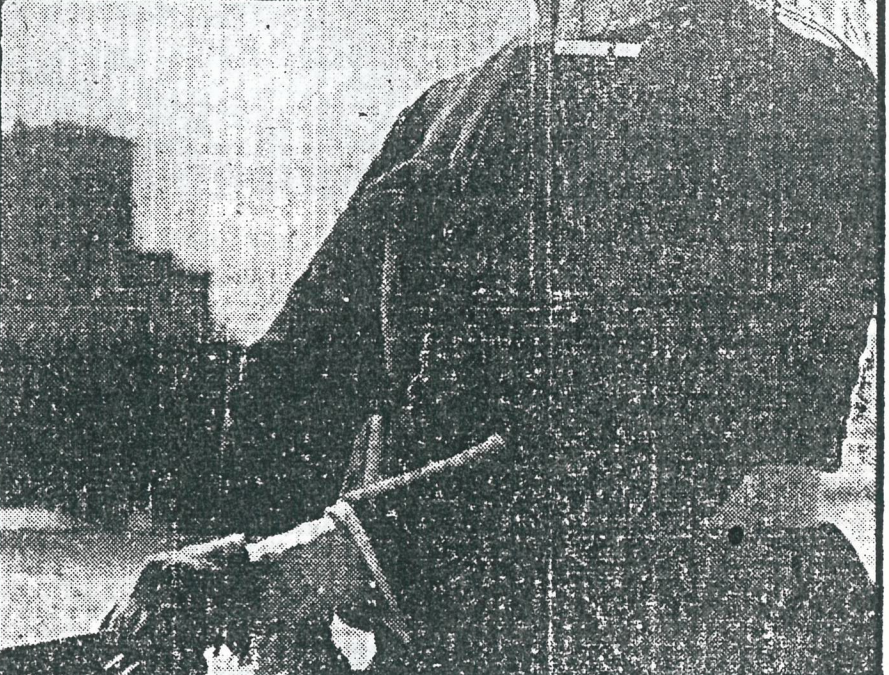
— Rita... murmura Edgar, dont le cœur se glaçait.

— Va donc la chercher. Où est-elle, ta force... ta force dont tu étais si fier.

Edgar tenta de se lever. Il chancelait.

Près de la fenêtre, Théa suivait des yeux le bateau qui emportait sa fille.

— Elle est sauvée. Maintenant, elle t'a échappé pour toujours et





ivés. La porte était une grille de prison, les murs très hauts, d'énormes fenêtres, les pièces trop vastes étaient meublées pauvrement.

Sur le seuil de la chambre à coucher, Théa frissonna. Le lieutenant qui la guidait eut des yeux écarquillés.

— Le prédécesseur du capitaine n'était pas très exigeant.

— Dites-moi, il est resté longtemps ici ? s'enquit Edgar moqueusement.

— Vingt ans, mon capitaine. Le nouveau gouverneur de la forteresse ricana :

— Il avait beaucoup de patience.

— Il a pris sa retraite ?

— Non, mon capitaine.

— Alors, s'impatiente Edgar.

— Il est mort, mon capitaine.

— De quoi ? d'enlèvement ?

— Presque, mon capitaine.

Edgar sentit monter en lui la colère devant l'impassibilité du lieutenant. D'une voix mauvaise, il insista :

— Je vous demande de quoi il est mort.

— Il s'est suicidé, mon capitaine.

Théa avait pâli. C'est un triste mort qui l'accueillait au seuil de la chambre nuptiale. Mais elle se ressaisit vite. Elle croyait au bonheur, l'avenir lui appartenait ; elle était belle et elle était aimée.

Edgar se pencha sur elle tendrement :

— C'est pour si peu de temps ? Qu'est-ce que cela peut faire ? dit-il.

**La triste fête**

Or les jours, les semaines, les mois et les années passèrent. Et le couple était toujours là. On puni-

tu méprisait tout le monde. Pourtant tu n'es qu'un raté, incapable d'obtenir un autre grade que celui de capitaine.

— Tu aurais voulu que je rampe devant mes supérieurs ? interrogea-t-il.

— Je m'en moquerais bien si j'étais plus heureuse.

— Il tenta une réconciliation :

— Théa, je t'en prie, ne recommençons pas. Viens plutôt prendre une coupe de champagne.

Elle but avec lui. Mais sa haine affleura à nouveau quand apparut sa fille. Rita lui ressemblait, elle était fraîche et pensive. Elle fut désolée en comprenant que personne ne viendrait.

— C'est ton père qui fait le vide ici, dit haineusement Théa.

— Tais-toi, hurla Edgar.

— Non, je veux la mettre en garde, je ne veux pas qu'elle pourrisse sur cette île comme j'ai pourri près de toi.

Rita s'interposa :

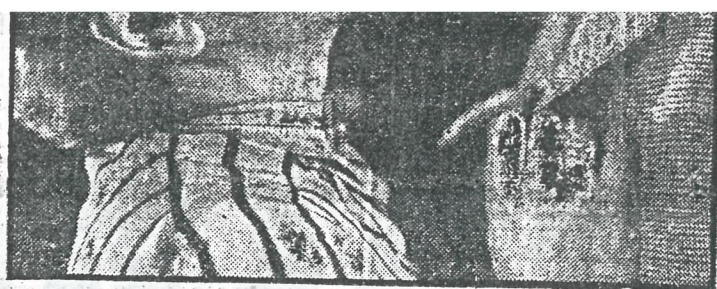
— Pourquoi vous disputez à cause de moi, je pensais être si heureuse ce soir avec vous deux.

Il était dit que la fête serait non seulement ratée, mais tragique. Alors que le maître de maison tentait d'égayer les quelques personnes présentes, on vint l'avertir qu'un prisonnier venait de s'évader.

Suivi de ses officiers, le gouverneur de la forteresse bondit sur les créneaux et fouilla l'Adriatique de son regard d'aigle. Mais la nuit était profonde. Les fusées éclairantes étaient mouillées et ne parlaient pas.

Tirez le feu d'artifice qui devait clôturer la fête, ordonna le capitaine. Faites vite !

Des lumières rouges et vertes faillirent dans le ciel et illuminèrent la mer. Au loin, dans un canot,



Théa (Denise Vernac) retrouvait Kurt (Jean Servais), son ami d'enfance, son premier amour.

à un châtiment juste. On ne sort de mon île que lorsqu'on a purgé sa peine jusqu'au bout. Que cette fosse vous serve de leçon. C'est tout !

Un prisonnier l'avait écouté les yeux brillants, l'air insolent. C'était un jeune gargon athlétique et fin de traits. Le capitaine le regarda bien en face :

— Tu as quelque chose à dire, toi ?

— Non... Pourquoi ?

— Tu n'as pas l'air content.

— C'est un enterrement.

Le lieutenant ordonna :

— En attendant, tu retourneras au cachot.

Laissez donc, lieutenant. Intervint Edgar... Je veux lui parler.

Et s'adressant au prisonnier :

— Qui es-tu ?

— Stephen Galfi. Condamné à dix ans de forteresse pour avoir giflé mon capitaine.

— Parfait... Je vais te prendre comme ordonnance. Ça te plaît ?

— Je suis prisonnier, je n'ai pas

une erreur (il mentait, car c'est pour couvrir les frais occasionnés par la fête qu'il avait puisé dans la caisse).

Mais c'est moi qui suis responsable, et nous risquons d'avoir une inspection d'un moment à l'autre. Alors, je te demande de me prêter 7.000 couronnes.

Théa, je t'en prie, pense à mon honneur au tien, à notre petite Rita. Si tu refuses, je vais être dégradé, déshonoré.

Il pleurait. Une lueur passa dans le regard de Théa. Elle se leva. Plein d'espoir, il la suivit dans sa chambre. Mais elle l'empêcha d'entrer et s'y enferma.

Assise à son bureau, elle écrivit une lettre adressée au colonel :

« Il y a des voleurs partout, même dans l'armée. A votre place, j'examinerai sans tarder les comptes du capitaine Edgar von Schwertberg, cela vous permettra de faire une découverte intéressante. »

Puis, sans la signer, elle la mit sous enveloppe.

Elle se sentait revivre et l'idée de se venger.

reussit ton coup, cette fois non plus.

— Que veux-tu dire ? questionna-t-elle.

— Je sais bien que tu voulais me faire mettre en prison. Mais tu te trompais, tout était en règle. Je te pardonne cela aussi, mais il faut que tu m'aides à retenir Rita.

Edgar sortit de là en titubant. Dans un bar, où il invita une fille, il perdit connaissance. Un médecin

au capitaine. Il y a bien ce vétérinaire d'homme, mais je ne vois pas ce que tu pourrais en faire.

Rita eut un geste de contrariété. Sa mère lui lança le complet :

— Puisque tu y tiens tellement, prends-le donc ! Qu'est-ce que tu allais en faire ? Tu ne veux pas me dire ce que tu comptes ?

— C'est très difficile, maman.

— Vaux-tu que je t'aide... C'était quelqu'un ? Pour qui ?

La jeune fille chuchota le nom de Stephen. Théa s'exclama :

— Mais c'est un prisonnier.

— Il n'a rien fait de mal, affirma Rita.

— Pauvre petite... Tu l'aimes ?

— Oui.

— Et tu es décidée à le suivre ?

— S'il veut bien de moi.

Théa enlaga tendrement sa fille :

— Tu vas faire une folie... Mais, pour toi, je crois que tout vaut mieux que de vivre entre ton père et moi.

Echappe-toi, Rita. Echappe à notre enfer.

**La danse tragique**

Vis-à-vis de son mari, Théa observait toujours le même silence méprisant. Une fois de plus, il tenta de l'en faire sortir. Il avait une raison excellente pour cela.

Kurt, leur ancien camarade, était nommé médecin de l'île. Il allait arriver d'un instant à l'autre.

Edgar supplia :

— Fais ce que tu veux quand nous sommes ensemble. Pense ce que tu veux. Mais, pour l'amour de Dieu, s'il te reste un semblant de fierté, tu n'accepteras pas de nous donner un spectacle.

Théa tressaillit. Elle répondit brusquement :

— C'est bon... Mais ne crois pas que je t'ai pardonné.

— Je me moque de ton pardon, ma son mari.

Le même jour, Théa se retrouva en face de Kurt. Elle avait honte d'être si moine, si vieille. En le regardant, pareil sous ses cheveux pourtant blanchis, elle sentait durement sa déchéance.

Kurt, depuis qu'il était entré dans la forteresse, était pris d'une sorte de malaise. La galeté d'Edgar ne réussit pas à lui donner le change. Pourtant celui-ci se dépensait sans compter, apportant du champagne et disait :

— C'est la dernière bouteille qui reste de nos noces d'argent. Oh ! quel dommage que tu n'aies pas été là ! J'avais invité cent personnes. Grand bal, Grand buffet, Musique. Feu d'artifice.

Il semblait ne pas voir l'amertume de Théa.

— J'ai une idée, dit-il à sa femme. Fais-nous un peu de musique. Oh, ne sois pas ridicule, protesta-t-elle. Je n'ai pas touché un piano depuis des années.

— Au piano... Au piano.

Il avait saisi un sabre et, mi-plaisant, mi-furieux, la poussait vers le piano.

— Joue-nous donc la valse de notre mariage... Tu te rappelles, Kurt.

— Je me rappelle, fit tristement son ami.

Théa égrenait les premières notes de la valse. Son mari s'était mis à danser. Méchamment, elle enchaîna sur un rythme endiablé. Il dansait de plus en plus vite, grotesque jusqu'à l'exaspération. Théa riait nerveusement en plaquant des accords fous. Soudain, le capitaine s'écroula, terrassé.

— Théa... Théa... s'écria Kurt.

Celle-ci, sans cesser de jouer, demanda :

— Il est mort.

— Non, tu es folle ?

— Il ne mourra donc jamais ! soupira-t-elle.

Elleaida Kurt à étendre son mari sur le canapé. Le médecin auscultait Edgar : il avait une grave lésion cardiaque.

— Je vais lui donner quelque chose pour cette nuit. Demain, je l'examinerai sérieusement, dit-il.

Pendant qu'il allait dans sa pharmacie, Edgar reprit connaissance et vit sa femme.

— Il a fallu que Kurt vole notre misère, dit-elle.

— Et ma mort.

— Tu as peur de mourir ?

— Peur, non... Mais j'aurais la rage au cœur à l'idée que tu restes vivante.

— Comme tu me hais, constata Théa.

— Moins que tu ne le crois, chuchota son mari avec un étrange sourire.

Cette nuit-là, Kurt veilla son ami en proie à d'horribles cauchemars.

Ouvrant les yeux, Edgar l'aperçut. Il lui prit la main et se confessa :

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

au capitaine. Il y a bien ce vétérinaire d'homme, mais je ne vois pas ce que tu pourrais en faire.

Rita eut un geste de contrariété. Sa mère lui lança le complet :

— Puisque tu y tiens tellement, prends-le donc ! Qu'est-ce que tu allais en faire ? Tu ne veux pas me dire ce que tu comptes ?

— C'est très difficile, maman.

— Vaux-tu que je t'aide... C'était quelqu'un ? Pour qui ?

La jeune fille chuchota le nom de Stephen. Théa s'exclama :

— Mais c'est un prisonnier.

— Il n'a rien fait de mal, affirma Rita.

— Pauvre petite... Tu l'aimes ?

— Oui.

— Et tu es décidée à le suivre ?

— S'il veut bien de moi.

Théa enlaga tendrement sa fille :

— Tu vas faire une folie... Mais, pour toi, je crois que tout vaut mieux que de vivre entre ton père et moi.

Echappe-toi, Rita. Echappe à notre enfer.

Edgar supplia :

— Fais ce que tu veux quand nous sommes ensemble. Pense ce que tu veux. Mais, pour l'amour de Dieu, s'il te reste un semblant de fierté, tu n'accepteras pas de nous donner un spectacle.

Théa tressaillit. Elle répondit brusquement :

— C'est bon... Mais ne crois pas que je t'ai pardonné.

— Je me moque de ton pardon, ma son mari.

Le même jour, Théa se retrouva en face de Kurt. Elle avait honte d'être si moine, si vieille. En le regardant, pareil sous ses cheveux pourtant blanchis, elle sentait durement sa déchéance.

Kurt, depuis qu'il était entré dans la forteresse, était pris d'une sorte de malaise. La galeté d'Edgar ne réussit pas à lui donner le change. Pourtant celui-ci se dépensait sans compter, apportant du champagne et disait :

— C'est la dernière bouteille qui reste de nos noces d'argent. Oh ! quel dommage que tu n'aies pas été là ! J'avais invité cent personnes. Grand bal, Grand buffet, Musique. Feu d'artifice.

Il semblait ne pas voir l'amertume de Théa.

— J'ai une idée, dit-il à sa femme. Fais-nous un peu de musique. Oh, ne sois pas ridicule, protesta-t-elle. Je n'ai pas touché un piano depuis des années.

— Au piano... Au piano.

Il avait saisi un sabre et, mi-plaisant, mi-furieux, la poussait vers le piano.

— Joue-nous donc la valse de notre mariage... Tu te rappelles, Kurt.

— Je me rappelle, fit tristement son ami.

Théa égrenait les premières notes de la valse. Son mari s'était mis à danser. Méchamment, elle enchaîna sur un rythme endiablé. Il dansait de plus en plus vite, grotesque jusqu'à l'exaspération. Théa riait nerveusement en plaquant des accords fous. Soudain, le capitaine s'écroula, terrassé.

— Théa... Théa... s'écria Kurt.

Celle-ci, sans cesser de jouer, demanda :

— Il est mort.

— Non, tu es folle ?

— Il ne mourra donc jamais ! soupira-t-elle.

Elleaida Kurt à étendre son mari sur le canapé. Le médecin auscultait Edgar : il avait une grave lésion cardiaque.

— Je vais lui donner quelque chose pour cette nuit. Demain, je l'examinerai sérieusement, dit-il.

Pendant qu'il allait dans sa pharmacie, Edgar reprit connaissance et vit sa femme.

— Il a fallu que Kurt vole notre misère, dit-elle.

— Et ma mort.

— Tu as peur de mourir ?

— Peur, non... Mais j'aurais la rage au cœur à l'idée que tu restes vivante.

— Comme tu me hais, constata Théa.

— Moins que tu ne le crois, chuchota son mari avec un étrange sourire.

Cette nuit-là, Kurt veilla son ami en proie à d'horribles cauchemars.

Ouvrant les yeux, Edgar l'aperçut. Il lui prit la main et se confessa :

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

— Tu es le seul homme devant lequel je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un homme.

reussit ton coup, cette fois non plus.

— Que veux-tu dire ? questionna-t-elle.

— Je sais bien que tu voulais me faire mettre en prison. Mais tu te trompais, tout était en règle. Je te pardonne cela aussi, mais il faut que tu m'aides à retenir Rita.

Edgar sortit de là en titubant. Dans un bar, où il invita une fille, il perdit connaissance. Un médecin

au capitaine. Il y a bien ce vétérinaire d'homme, mais je ne vois pas ce que tu pourrais en faire.

Rita eut un geste de contrariété. Sa mère lui lança le complet :

— Puisque tu y tiens tellement, prends-le donc ! Qu'est-ce que tu allais en faire ? Tu ne veux pas me dire ce que tu comptes ?

— C'est très difficile, maman.

— Vaux-tu que je t'aide... C'était quelqu'un ? Pour qui ?

La jeune fille chuchota le nom de Stephen. Théa s'exclama :

— Mais c'est un prisonnier.

— Il n'a rien fait de mal, affirma Rita.

— Pauvre petite... Tu l'aimes ?

— Oui.

— Et tu es décidée à le suivre ?

— S'il veut bien de moi.

Théa enlaga tendrement sa fille :

— Tu vas faire une folie... Mais, pour toi, je crois que tout vaut mieux que de vivre entre ton père et moi.

Echappe-toi, Rita. Echappe à notre enfer.

Edgar supplia :

— Fais ce que tu veux quand nous sommes ensemble. Pense ce que tu veux. Mais, pour l'amour de Dieu, s'il te reste un semblant de fierté, tu n'accepteras pas de nous donner un spectacle.

Théa tressaillit. Elle répondit brusquement :

— C'est bon... Mais ne crois pas que je t'ai pardonné.

— Je me moque de ton pardon, ma son mari.

Le même jour, Théa se retrouva en face de Kurt. Elle avait honte d'être si moine, si vieille. En le regardant, pareil sous ses cheveux pourtant blanchis, elle sentait durement sa déchéance.

Kurt, depuis qu'il était entré dans la forteresse, était pris d'une sorte de malaise. La galeté d'Edgar ne réussit pas à lui donner le change. Pourtant celui-ci se dépensait sans compter, apportant du champagne et disait :

— C'est la dernière bouteille qui reste de nos noces d'argent. Oh ! quel dommage que tu n'aies pas été là ! J'avais invité cent personnes. Grand bal, Grand buffet, Musique. Feu d'artifice.

Il semblait ne pas voir l'amertume de Théa.

— J'ai une idée, dit-il à sa femme. Fais-nous un peu de musique. Oh, ne sois pas ridicule, protesta-t-elle. Je n'ai pas touché un piano depuis des années.

— Au piano... Au piano.

Il avait saisi un sabre et, mi-plaisant, mi-furieux, la poussait vers le piano.

— Joue-nous donc la valse de notre mariage... Tu te rappelles, Kurt.

— Je me rappelle, fit tristement son ami.

Théa égrenait les premières notes de la valse. Son mari s'était mis à danser. Méchamment, elle enchaîna sur un rythme endiablé. Il dansait de plus en plus vite, grotesque jusqu'à l'exaspération. Théa riait nerveusement en plaquant des accords fous. Soudain, le capitaine s'écroula, terrassé.

— Théa... Théa... s'écria Kurt.

Celle-ci, sans cesser de jouer, demanda :

— Il est mort.

— Non, tu es folle ?

— Il ne mourra donc jamais ! soupira-t-elle.

Elleaida Kurt à étendre son mari sur le canapé. Le médecin auscultait Edgar : il avait une grave lésion cardiaque.

— Je vais lui donner quelque chose pour cette nuit. Demain, je l'examinerai sérieusement, dit-il.

Pendant qu'il allait dans sa pharmacie, Edgar reprit connaissance et vit sa femme.

</



10-11-1948

**"La Danse de Mort"**  
*de Paul Claudel*  
 PRÉS lauriente Olivier et J.  
 Cocteau, Marcel Cravenne n°  
 apporte avec sa « Danse

**A** PRES Laurent Offret et Jean Cocteau, Marcel Cravenne nous apporte avec sa « Danse de mort » une nouvelle preuve de la validité du théâtre filmé. Et le plus étonnant de l'affaire est que Cravenne soit parvenu à un résultat aussi satisfaisant que les réalisateurs de « Hamlet » ou des « Parents terribles », en se servant de procédés souvent opposés aux leurs.

[illegible]

l'émotion, mais dans une petite île battue par la mer, vivant ainsi mieux qu'à la scène, l'impalpable isolement d'un couple que l'amour et la haine font inéluctablement se torturer.

[illegible]

Il ne faut pas aussi que Crivienne a le magistrement servi par Von Stroheim, qui a trouvé dans la Danse de mort » son meilleur rôle peut-être depuis vingt ans. Le romantisme de son interprétation aurait pu prêter à sourire : il forte admiration.